

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 5

Rubrik: Correspondance

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

manifestés : elle l'a chanté avec une grande distinction ; mais hélas ! quelle musique ! La meilleure interprétation requise ne réussira jamais à en racheter le fonds qui reste malgré tout d'une pauvreté inouïe. Les fioritures et les vocalises ont passé de mode, elles ne valent à l'artiste qu'un succès d'estime, il faut aujourd'hui à nos habitués de concerts une musique plus substantielle, un chant qui s'impose par le sentiment et l'inspiration. M^{me} Hæring avait une excellente occasion de racheter ce premier numéro par le *Minneruf* de J. Lauber, une page d'une grande beauté tirée de la cantate *Wellen und Wogen*. Mais, en raison même du petit volume de sa voix, elle n'a pu donner l'ampleur voulue et le développement nécessaire à un chant qui réclamait de son interprète une chaleur plus communicative, une expression moins pâle. *Le Noyer* de Schumann cette douce et tendre rêverie, a perdu la moitié de son charme, grâce à sa mauvaise traduction française. Quant à l'air ancien de Guédron, nous ne le mentionnons que pour être complet. Il n'ajoutait rien au programme de M^{me} Hæring.

L'orchestre sous la direction de M. Röthlisberger a ouvert le concert par une symphonie en *si bémol* majeur de Mozart, toute simplette, toute enfantine, mais récréative et amusante à entendre. C'est du Mozart tout jeune, mais avec des traits de génie déjà très accentués. L'ouverture de *Lodoiska* de Cherubini, plus fade, moins intéressante que ses rivales, (*Anacréon*, les *Abencérages*) et deux *Danses slaves* de Dvorák, un peu banales au point de vue du fonds, mais d'une instrumentation très brillante, complétaient très heureusement un programme d'une intéressante variété.

L'orchestre a exécuté ces trois œuvres avec beaucoup de soin et de correction et a enlevé les danses de Dvorák avec une certaine bravoure, qui rehaussait l'éclat de ces pages lumineuses.

A. Q.-A.



CORRESPONDANCE

 OPENHAGUE. — Avant son départ pour la Russie, où un brillant engagement l'appelait, Johan Svendsen a donné son second concert avec le coucours de l'orchestre de la Chapelle Royale. Quoique n'ayant pas une œuvre aussi importante que la

symphonie pathétique de Tschaïkowsky, entendue à la première séance, le programme se rattrapait par la variété et la souplesse de sa composition.

La *Pastorale*, dirigée par cœur par l'éminent chef d'orchestre, qui, du reste, en fait autant pour une dizaine d'autres symphonies, formait le morceau de résistance de la soirée. Le public s'est montré fort enthousiasmé, quoique l'exécution de cette œuvre se soit ressentie du surmenage auquel les musiciens avaient été astreints le même jour.

L'accueil très froid réservé aux *Eolides* de César Franck, n'a pas trouvé d'écho parmi les critiques, qui, au contraire, portent l'œuvre aux nues. Le génie de César Franck éclate, du reste, tout entier dans cette composition, écrite dans un style d'une noblesse extraordinaire.

Le poème symphonique de Saint-Saëns nous l'a montré aussi descriptif qu'il peut l'être, et sa musique a le don de plaire. Le reste du programme comprenait un *Andante* pour cordes de Glazounow, le brillant *Carnaval romain* de Berlioz et les deux derniers mouvements du concerto pour violon de Johan Svendsen. Cette œuvre se distingue déjà par le piquant de l'orchestration et la variété des timbres, qui font le succès des compositions du maître norvégien.

Le *Musikforeningen* nous a donné le *Saint-François* de Tinel qui, bien qu'étant un oratorio de longue haleine, a conquis les faveurs des Danois, habitués aux concerts d'une heure et demie.

La troisième société importante, la *Cecilia-foreningen*, avait composé un programme uniquement de musique anglaise ancienne. Séance intéressante au point de vue historique, mais passablement monotone.

Quant aux concerts donnés par des solistes danois aussi bien qu'étrangers, le nombre en est tellement considérable, qu'on se sent pris de vertige en songeant à la masse d'individus qui se sont jetés sur la musique pour s'en faire un gagne-pain. Citons-en pourtant quelques-uns. Le violoniste anglais Henri Such, possédant une jolie technique et un beau son, ne s'est pas départi un instant du flegme glacial qui enveloppait les morceaux — tant concertos que romances — qu'il nous a fait entendre.

Différentes séances de musique de chambre nous ont apporté, en fait de choses intéressantes, le quintette de Johan Svendsen, et une nouvelle sonate pour piano et violon, terriblement maltraitée, du jeune compositeur danois, Carl Nielsen.

C'est avec le même plaisir que nous avons réentendu Busoni, qui nous a joué de tout, sou-

vent avec un peu trop de liberté, ce qui, dans certaines pièces de Liszt, a fait merveille.

Les *Palais-concerts* continuent leur propagande en faveur de la musique populaire. Entendu, entre autres, le concerto pour piano de Grieg, élégamment interprété par le jeune pianiste norvégien, Martin Knutzen, et le concerto en *la* mineur pour violoncelle de Saint-Saëns — décidément fort en vogue à Copenhague — fort bien rendu par M. Auguste Leroy, de Paris.

L'orchestre a exécuté la cinquième symphonie de Beethoven en *ut* mineur; avec beaucoup de bonne volonté, de même que la symphonie inachevée de Schubert en *si* mineur, et une quantité de morceaux secondaires.

Nommons encore le chanteur Svend Ehlers, le violoncelliste Henry Bramsen — un jeune artiste de talent, le violoniste Fini Henriques, dont la fougue et la remarquable sonorité font un soliste fort apprécié, et enfin le violoniste russe, Alexandre Petschnikoff, qui pour le moment a Copenhague à ses pieds. Pour ceux qui aiment entendre un violon pleurer, Petschnikoff est un maître, pour ceux qui demandent surtout l'intelligence dans l'interprétation, le jeune virtuose ne répondra que faiblement à ces aspirations élevées.

Au Théâtre-Royal, le répertoire se complait dans une douce somnolence. Comme nouveauté, le dernier opéra d'Auguste Enna, tiré d'une vieille légende française, *Aucassin et Nicolet*.

L'œuvre du compositeur danois a remporté un succès énorme par ses qualités de grâce et d'inspiration mélodieuse. Nous préférions pourtant ses deux opéras précédents, *la Sorcière*, et surtout *Cléopâtre*, qui semblaient ouvrir une voie plus large à l'avenir de l'artiste.

FRANK CHOISY.



PARIS. — Le dernier concert de l'Opéra vient d'avoir lieu. Répété le dimanche suivant, il complète la série des dix séances annoncées. Le résultat de ces concerts n'a pas été tout à fait à l'honneur des productions nouvelles qui y figuraient. Sauf deux ou trois exceptions, exceptions relatives, les jeunes ont été passablement battus par les vieux, par le chevalier Gluck, principalement, dont l'Opéra-Comique a immédiatement réclamé un ouvrage important.

Ne croyez pas que j'exprime ici seulement une

opinion personnelle, mais bien celle du public. La question de politesse mise à part, quand les auteurs viennent opérer eux-mêmes, il suffisait de comparer ces applaudissements plutôt de bienséance aux bravos qui accueillaient les interprètes d'*Alceste*; il suffisait de constater la salle attentive, émue, empoignée, vaincue dans sa frivole indifférence. Malgré les cadences démodées, la simplicité orchestrale affirmée devant les complications modernes, cette musique, plus que centenaire, nous est apparue dans toute la beauté de sa forme dramatique, traduisant dans le sens véritable de l'art, un sentiment ou une situation. Il semblait que le chant, le relief mélodique fût délivré des obscures et inutiles polyphonies, que le compositeur, au lieu de se contenter de l'à-peu-près, avait résolu franchement le problème; et devant cette réalisation précise, nous ne songions plus à opposer à ces formules vieillies, les procédés nouveaux d'un art qui évolue sans cesse.

Cette comparaison, fort intéressante pour les amateurs par elle-même et par toutes les réflexions qu'elle fait naître, servira-t-elle d'enseignement aux artistes, leur indiquera-t-elle plus sûrement le but qu'ils doivent poursuivre et dont ils s'éloignent parfois en croyant l'atteindre? Certainement oui, s'ils veulent bien se rendre compte que dans un art la base est immuable — et le succès des belles œuvres de toutes les époques et de tous les styles le prouve suffisamment. Certainement non, s'ils n'appliquent un savoir laborieusement acquis que pour suivre une fantaisie personnelle ou pour obéir à des influences momentanées, à des systèmes qui réduiront leurs efforts à des répétitions médiocres ou inutiles.

L'artiste est un créateur; mais, à mesure que l'art s'enrichit, la création originale est de plus en plus difficile. D'une part, beaucoup de formes se sont épuisées ou ont dégénéré; de l'autre, l'habileté du métier remplace, dans les difficultés à résoudre, l'effort individuel — et c'est cet élément seul qui nous intéresse, dans les arts. Nous avons en ce moment pas mal de fausses *tétralogies* et je parierais innombrables celles encore inconnues ou en préparation.

Le public passera, indifférent; il ira droit à celui qui a créé cette forme d'art, qui l'a trouvée, parce qu'aucune autre, déjà existante, ne pouvait s'adapter à l'œuvre rêvée. Dans ses développements symphoniques, Beethoven rompait de même avec les traditions de l'école, avec les imitateurs d'Haydn et de Mozart; dans le même genre, en y associant le drame et un côté littéraire, Berlioz chercha une réalisation nouvelle. Qui

se souvient des autres, de leurs adeptes, de leurs imitateurs? La composition des programmes de nos concerts pourrait l'attester facilement. Mais soyons philosophes, laissons passer la crise, puisque, dans cette fin de siècle morose, la crise est une maladie qui sévit sur tout et partout.

Ne demandons pas que chaque mois, chaque année même nous apporte un chef-d'œuvre. L'art a sa petite monnaie. On se rend au théâtre un peu comme on va dans un magasin. L'article n'est pas nouveau, il est plaisant, agréable, cela suffit. Un beau jour, on fera la liquidation, et ce jour-là on soldera les rossignols. Ainsi nous conservons, parmi la foule des œuvres, celles qui, savantes ou même maladroites, ont exprimé par elles-mêmes et non par la voix des autres, ce qu'elles avaient à exprimer, et ont dit sincèrement ce qu'elles avaient à dire.

Des *Damnations de Faust*, nous en avons eu tant et plus, les mêmes dimanches, au Cirque d'été et au Châtelet. La malignité de la critique aurait pu faire quelques « parallèles » comme au XVII^e siècle; mais les deux *Damnations* ont triomphé également. Ici certains morceaux comme le chant de la Fête de Pâques, la partie des Sylphes avec leurs merveilleuses broderies des petites flûtes, semblaient avoir une exécution plus précise ou plus délicate. Là, au contraire, d'autres pages faisaient plus d'effet, la Course à l'abîme, l'invocation à la nature, par exemple. Par suite des circonstances, le même match de hasard vient de se reproduire pour le *Crépuscule des Dieux*. Cette combinaison permet à un plus grand nombre de Parisiens d'entendre de la fort belle musique, mais elle est gênante pour messieurs les critiques, gens fort égoïstes.

Le programme de M. Colonne comprenait au début, entre autres choses, des morceaux agréables de *Jocelyn*, la belle mélodie de Wagner, *Rêves*, par M^{me} Kutschera, et le *concerto en mi bémol* de Beethoven. La lourdeur de l'accompagnement, dans cette dernière œuvre, a nui au succès de l'excellent pianiste Risler.

Dans les fragments du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*, toute la première partie, encore inédite pour nous, le prélude, la scène du Rhin, le récit et la mort de Siegfried, offrait le plus puissant intérêt. Si le trio des Filles du Rhin était quelque peu inégal, le principal rôle était excellent, Siegfried, chanté par M. Gaze-neuve, à qui MM. Vieille (Hagen) et Etwy (Günther), donnaient la réplique. Nous avons entendu maintes fois déjà la marche funèbre et la grandiose scène finale. M^{me} Kutschera s'y est montrée fort remarquable, avec une voix pleine d'au-

torité et d'ampleur, luttant vaillamment contre les fureurs des cuivres. Je n'en fais pas un reproche à M. Colonne, à l'autre « Cirque » l'effet est le même et nous savons pourquoi. Ce même jour, ceux des Champs Elysées écouteaient, eux aussi, le *Crépuscule*, et de plus les chants de la *Forge de Siegfried*. Le concert se répétant dimanche, j'aurai occasion d'en parler; je puis dire tout de suite que le succès a été tout à fait triomphal pour l'œuvre, les interprètes et la merveilleuse traduction de M. Ernst.

Parmi les concerts, fort nombreux, qui se donnent en semaine, signalons plusieurs séances particulièrement intéressantes : celles du violoncelliste Abbiate, passant en revue une sorte d'histoire musicale du violoncelle, où nous avons pu apprécier complètement son talent de virtuose et sa belle sonorité; non moins réussi était le concert du violoniste Herwegh qui a joué le Rondo de Schubert avec M^{me} de Lévenoff, différents morceaux de bravoure, et où nous avons eu l'occasion d'entendre pour la première fois la belle voix de M^{me} Kutschera. Enfin Risler a consacré une soirée aux dernières sonates de Beethoven. Exécution de premier ordre, et c'était un spectacle réconfortant de voir avec quel empressement le public avait répondu à cet appel. Ces auditeurs n'étaient pas venus par snobisme; nous étions là, oubliant les misères et les vilenies présentes, sous le charme profond et sacré de l'œuvre, éprouvant les émotions d'art les plus nobles et les plus pures. Parmi l'inutile poussière que l'humanité laisse après elle, comme les idées génératrices, comme les découvertes fécondes, les belles œuvres restent, immuables et glorifiées.

E. POIRÉE.



NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — Théâtre. — Première représentation de *Photis*, Comédie lyrique inédite de L. Gallet, musique de E. Audran.

Photis dormait depuis plusieurs années dans les cartons de l'Opéra-Comique, lorsque M. Audran demanda à son beau-frère, M. Dauphin, directeur de notre théâtre, de la monter; et c'est ce qui vient d'être fait avec tout le soin voulu.

Le livret, dont la donnée est charmante, eût largement tenu en deux actes; on en a fait trois, de là proviennent une monotonie et un manque d'action qui se font vivement sentir. *Photis* est-